

Père Richard Escudier

La création dans l'art : dialogue entre présences...

Il m'avait d'abord attiré ; mais il semblait loin de mes préoccupations de jeune homme ; et puis à travers la fréquentation de la prodigieuse foule invisible et fraternelle de son œuvre consacrée à l'art, André Malraux m'a invité à un voyage inattendu. J'ai vibré. En tant que simple amateur de ses Ecrits, en tant que croyant et même en tant qu'europpéen qu'interroge l'avenir de sa culture, j'essaie aujourd'hui de témoigner de son appel à un certain dépassement.

I. Quel est ce langage nouveau ?

Etudiant, comme tout le monde je me mis à observer ; le Droit m'ouvrait des horizons surtout par la porte des idées : Raymond Aron, le marxisme, Tocqueville, Bernanos, Péguy, Camus, Ortega y Gasset... Ma vie tranquille de petit croyant catholique se laissait heurter par la contradiction des idées... et c'était salutaire. Je tâchais de me frayer un passage en sentant monter en moi une conviction : la liberté s'insurge toujours contre le mensonge qui laisse les victimes au bord de l'histoire. Mais qu'est-ce qui sauve l'homme de ce qui le défigure ? Les idées ne suffisent pas à faire le bonheur de l'humanité quand l'humain n'a plus de visage. Mais quel est ce visage ?

Et puis les *Antimémoires* me tombent entre les mains : Malraux dialoguant avec des acteurs majeurs de son temps comme avec des lecteurs. Y surgit le Sphinx, ce Sphinx témoin d' « une vérité qui ne dépend pas du tombeau, mais de l'éternel »¹... Il y aurait quelque chose à apprendre dans nos musées que des siècles ont ignoré : « Le monde de l'art n'est pas celui de l'immortalité, c'est celui de la métamorphose. »... Je me

¹ *Antimémoires*, Gallimard, 1972, p. 57.

demandais ce qu'il y avait de commun entre l'art et l'action ? Le langage était nouveau pour moi.

C'est dans *Les chênes qu'on abat* que je glane pour ma collection de belles citations la phrase qui fait résonner magiquement le mot de « civilisation » : «Et si notre civilisation n'est certes pas la première qui nie l'immortalité de l'âme, c'est bien la première pour laquelle l'âme n'ait pas d'importance... »² L'agnostique Malraux rejoignait d'autres explorateurs de l'esprit. Je quittais le prisme des obsessions politiques mais pour une interrogation plus fondamentale et plus inquiète capable de « tirer » le lecteur vers le haut sans pour autant quitter le concret !

Je me découvris aussi un intérêt pressant pour l'art : j'avais confusément compris que le spirituel (religieux) supposait une beauté grave et épurée, à la façon des icônes byzantines que Malraux commentera dans *La Métamorphose des dieux*. En m'arrêtant devant des statuettes antiques, certains jours de loisirs, j'ai pu éprouver une impression forte de présence. Mais c'est grâce au *Journal de voyage* réalisé par Jean-Marie Drot que Malraux, fasciné par les civilisations, me rendit subitement contemporain de mondes que j'ignorais ; il m'y reliait par un fil invisible ; le catholique en moi s'est senti un peu plus universel, des formes prenaient vie malgré la distance des cultures ; le pharaon de Djoser, les statues Fang ou les masques océaniens, en leur immobilité même, me faisaient miroiter la face invisible du monde, sans m'écarter de mon héritage.

Quelle était cette magie du verbe et de l'image capable de dépasser les formalismes intellectuels et de nous ré-initier à la force du tragique ? Dans mon parcours de théologie et en travaillant Paul Ricœur, j'apprenais la pertinence du langage des mythes et de la métaphore vive si présent dans le monde exploré par Malraux...

Les cultures prétendument mortes avaient donc quelque chose à dire de notre finitude humaine empêtrée dans les filets du rationalisme ? « L'art n'est pas une dépendance des peuples de l'éphémère...mais de la Vérité qu'ils ont créée tour à tour. Il ne dépend pas du tombeau mais de l'éternel. »³

² *Les Chênes qu'on abat*, Gallimard, 1971, p. 44.

³ *Antimémoires*, Gallimard, 1972, p. 57.

Je sais que l'on se plaint de la rhétorique malraucienne mais quand même : « J'éprouve un sentiment aussi fort que devant le sphinx quand, pour la première fois, j'ai entendu la voix de l'apparence et du sacré... »⁴

Hauteur un peu trop haute pour moi, profondeur qui me sortaient des seules habitudes de la messe bien sage ! De sa vaste érudition un auteur tirait des salves d'éternité ! On peut donc parler de ce que les autres taisent... ou caricaturent comme une morbide obsession de naufragés du quatrième âge ! Avec Malraux, je pris le large.

II. Ce pouvoir de mettre l'homme en question

Si l'on va au fond, qu'ai-je trouvé chez Malraux ?

Un art de questionner.

Moi l'apprenti théologien, j'étais déjà persuadé, quoiqu'en dise Luc Ferry, que les vérités religieuses ne valent pas sans les questions qu'elles suscitent !

Voyons brièvement quelques traits que je résume :

- Malraux ne donne évidemment de réponses toutes faites. Son maître mot pourrait être « **interrogation** ». Sa culture d'européen le renvoie à la Grèce ; un séjour à Athènes m'a permis de lire grâce à des amis jésuites le *Discours sur l'Acropole* ; le ministre de la Culture français y voit le peuple grec comme celui de l'interrogation : « C'est par la première civilisation sans livre sacré, que le mot intelligence a voulu dire interrogation, celle du cosmos par la pensée, celle du destin par la tragédie, celle du divin par l'art et par l'homme »⁵.

Le christianisme, je m'en réjouis, n'a jamais renié la Grèce. Selon saint Augustin dans *La Cité de Dieu*, le christianisme a choisi la philosophie, le logos, la sagesse ; ce langage me convenait.

- **Deuxième trait**, Malraux utilise le mot « **transcendance** » sans jamais le définir. Il l'approche, il le sent, il le palpe comme une sculpture, le scrute comme une peinture. La

⁴ *Antimémoires*, Gallimard, 1972, p. 71.

⁵ Discours prononcé à Athènes le 28 mai 1959.

reconnaissance d'une transcendance doit demeurer innommée : elle n'a dès lors pas de visage. Cela signifie à la rigueur qu'on ne peut associer aucun concept à Dieu sauf à aboutir inévitablement à une idole. *Mais qu'elle échappe à toute connaissance humaine ne signifie pas qu'elle échappe au pouvoir d'interrogation de la pensée* : « Quelque chose d'éternel demeure en l'homme, en l'homme qui pense...que j'appellerai sa part divine ; c'est son aptitude à mettre l'homme en question. »⁶

- Mais, **troisième trait**, questionnement et transcendance ne vont pas chez Malraux, sans **dialogue**. La découverte de mondes anciens s'est laissée abîmer par le goût à la mode et la marchandisation ; beaucoup reprochent à l'Occident son penchant à l'exotisme et au déni des cultures. Malraux n'est pas tombé dans ce piège et, pour lui, le musée n'est pas un prêt-à-jouer esthétique ! *Le pouvoir de questionner qui est le génie de l'Europe ressuscite les arts du passé* : « Le chef d'œuvre ne maintient pas un monologue souverain, il impose l'intermittent et invincible *dialogue des résurrections* »⁷.

- Dans le Musée Imaginaire, ce dialogue interrogateur tient à une mystérieuse « **communio**n » entre les génies créateurs, **quatrième trait** : « L'art d'une religion vivante n'est pas celui d'une assurance contre la mort, mais celui *d'une assurance contre le destin par une immense communion*. Cette communion, qu'elle relie l'homme à son prochain, à toutes les formes de la douleur ou à toutes les formes de la vie – et qu'elle soit sentimentale ou métaphysique – notre civilisation la première l'ignore : mais elle commence à le savoir »⁸. *La civilisation incarne bien une exigence ... mais à un étage supérieur*.

- « **Présence** », **cinquième trait**, le mot, voisin du précédent, vient à Malraux quand il admet que le contenu d'une œuvre nous échappe, un contenu qui n'est pas nécessairement sacré. L'œuvre demeure qui est la trace d'un monde à jamais effacé. Notre culture accède par l'art à ce qui est irrémédiablement enfoui et paradoxalement

⁶ *Les Noyers de l'Altenburg*, Gallimard, 1997, p. 129; Jean-François LYOTARD, *Signé Malraux*, Grasset, 1996, p. 91.

⁷ *Le Musée Imaginaire*, Gallimard, 1975, p. 256.

⁸ *La Monnaie de l'Absolu*, Pléiade, p. 738.

présent : « L'art n'est certes pas le seul pouvoir du passé, mais les religions écartées, *il en est la seule présence.* »⁹

La franchise toute agnostique de Malraux le conduisait du coup à s'interroger devant ce qu'il appelle l'aura d'un art sacré : « Comment ne voir dans ces œuvres que l'expression de la volonté d'art ? »¹⁰

C'était justement le projet de *La Métamorphose des dieux* : « Ce livre a pour objet la signification que prend la présence d'une éternelle réponse à l'interrogation que pose à l'homme sa part d'éternité »¹¹.

Je médite ce trait : l'éternité qui ne cesse de poser question appelle le dialogue fraternel ! Et je remarque le vocabulaire de Malraux, tellement familier : résurrections, éternité, communion...

Le sacré dont notre culture voit la lente destitution, l'art ne le remplace pas, car l'art n'est pas pour Malraux la religion de remplacement... Si le comte Rabaud dans *Les Noyers de l'Altenburg*, dit « Je crois à l'homme éternel parce que je crois à l'éternité des chefs d'œuvre »¹², ce n'est pas pour mettre le musée à la place de la foi.

Car en fait, il y a pour moi une énigme Malraux, celle du grand écart entre le sacré et l'art. La métamorphose accomplie voudrait qu'en cessant d'être religieux l'art devienne du coup séculier, sans religion ; mais, avoue t-il « l'art s'efforce d'incarner la figure divine dans le monde des hommes... Les grandes œuvres religieuses sont inséparables d'une puissante poésie ; lorsque la Vérité les quitte, *la poésie y est toujours subordonnée à la foi* »¹³

Il semble qu'en tout art exigeant, il y ait toujours du divin qui demeure même s'il ne se dit plus dans une vérité religieuse...quelque chose qui dépasse l'apparence et le temps. Michel Cazenave a diagnostiqué ce sens de l'absolu chez Malraux qui reste impensable :

⁹ Cité in Michaël de SAINT-CHERON, *André Malraux ou la conquête du destin*, Bernard Giovanangeli ed. 2006, p. 86.

¹⁰ *Le Musée Imaginaire*, Gallimard, 1975, p. 260.

¹¹ *La Métamorphose des dieux*, NRF, 1957, p. 35.

¹² *Les Noyers de l'Altenburg*, Gallimard, 1997, p. 99.

¹³ *Le Musée Imaginaire*, Gallimard, 1975, p. 145 et 197.

« Il s'est dressé contre Dieu au nom de l'Absolu – d'un absolu si totalement absolu que Dieu le trahirait. »¹⁴

Mais les mystiques savaient aussi que trahir l'Absolu c'est trahir Dieu. *Malraux écrit d'ailleurs que la « sainteté » est authentiquement le sacré chrétien.*

Parce que je sais les pièges d'une foi religieuse tranquille ou trop consolante, j'accueille chez Malraux cette attitude prudente, fraternelle et questionnante face au Mystère. Malraux *nietzschéen*, mais un nietzschéen « conséquent » qui n'est dupe ni des représentations religieuses trop humaines, ni d'une illusoire raison fermée sur elle-même.

- C'est pourquoi - **sixième trait**, si Malraux ne cesse de chanter un art qui émane **d'individus**, religieux ou non, d'Altamira à Rembrandt, de Moissac à Vermeer et Van Gogh, cela ne l'empêche pas d'écrire à propos du sacré : « Ses images sont plus présentes que le sacré qu'elles manifestaient, *mais de ce sacré nous connaissons l'existence* et celle d'une vie nocturne de l'âme plus complexe que le mal »¹⁵ A la suite de Rudolph Otto le grand historien des religions, Malraux tient ensemble - le sacré qui donne l'idée d'absolu, et ces sentiments exceptionnels, comme l'art en suscite chez Malraux... qui ne sont le fait que d'individualités créatrices !¹⁶

J'ose ajouter que la vie de l'âme peut aspirer aussi à une *rencontre*, et la rencontre, c'est le mystère par excellence ! Je comprends (et je regrette) que Malraux contemplant les figures des mosaïques byzantines et des porches romans n'ait pu discerner au-delà de son regard le regard *de l'Absolu épanché vers la créature* (l'icône regarde le spectateur). Mais il est le philosophe sans repos : « A toutes les œuvres d'art qu'il élit, le Musée Imaginaire apporte sinon l'éternité... du moins *une énigmatique délivrance du temps.* »¹⁷

L'histoire est une chose, mais la mort, comme le **destin** échappe à l'histoire !

Je me demande si le Musée Imaginaire n'a pas été pour Malraux « la montagne sacrée dont la cime recule toujours » ?

¹⁴ Michel CAZENAVE, *Malraux le chant du monde*, Bartillat, 2006, p. 163.

¹⁵ *Le Musée Imaginaire*, Gallimard, 1975 p. 260.

¹⁶ Julien RIES, *L'homme et le sacré*, Cerf, 2009, p. 231-235.

¹⁷ *Le Musée Imaginaire*, Gallimard, 1975, p. 256.

III. Puiser à de nouvelles sources

Comme je suis chargé des relations œcuméniques à Paris par mon évêque, la dimension européenne m'intéressa davantage. J'étais en Alsace, épice de la conscience européenne (Malraux, l'Alsace...), devant la maison de Bruno d'Eguisheim-Dagsbourg futur pape Léon IX quand l'Euro est entré en vigueur ! Coïncidence exaltante.

Le sens du sacré dans le monde orthodoxe et l'intransigeance protestante face à ses représentations, toujours suspectes d'évacuer le mystère de la Croix, me secouaient du fait de mes nouvelles responsabilités œcuméniques.

Or Malraux est né européen. Qu'est-ce à dire ?

Nous savons que l'Europe n'est-elle même qu'à travers les cultures qui ne sont pas elles *et surtout qu'elle n'est plus tout-à-fait ce qu'elle a été*. Ma foi religieuse, attaché au réel humain social, conçoit à ce verdict de Malraux : « La civilisation de notre XVII^e siècle avait imposé sa forme à l'Europe... Voilà qu'il n'y a plus ni Athalie, ni Rembrandt, ni même Vélasquez, ni Haendel, ni Bach. Ce que la civilisation chrétienne abandonne n'est pas telle de ses valeurs, c'est plus qu'une foi : c'est l'homme orienté vers l'être que va remplacer l'homme orientable par des idées, par des actions... «Ce qui est en train de disparaître du monde occidental, c'est l'absolu. »¹⁸ Voilà ce qui a changé. Le sens de l'absolu n'est pas étranger à l'homme et l'art nous le rappelle.

Il y a maintenant longtemps qu'un penseur a décelé la crise de la philosophie et de l'humanité européenne au XX^e siècle (Husserl). Malraux pour sa part médite : « Une civilisation de l'homme seul ne dure pas longtemps, et le rationalisme du XVIII^e siècle finit par la rafale de passion et d'espoir que l'on sait : mais la culture de ce siècle ressuscitait tout ce qui renforçait son rationalisme et la nôtre ressuscite tout ce qui renforce son irrationalisme. »¹⁹

Où est la Grèce que Malraux chantait sur l'Acropole ? Comment la raison a-t-elle oublié ce qui l'agrandissait ?

¹⁸ *La Monnaie de l'Absolu*, Pléiade, p. 722.

¹⁹ *La Monnaie de l'Absolu*, Pléiade, p. 739.

Ce qui m'intéresse aujourd'hui c'est de savoir si le moment n'est pas venu pour l'Europe, fragile et menacée, de penser son **destin qui la dépasse**. Malraux pose le problème de façon saisissante : «La conquête du monde avait perdu son accent victorieux. Non que la science fût réellement attaquée ; son aptitude à résoudre les problèmes métaphysiques le fût, par contre, de façon mortelle... Nous savons maintenant que nos paix sont aussi vulnérables que les précédentes, que la démocratie porte en elle le capitalisme et les polices totalitaires, que science et progrès permettent les bombes atomiques, que *la raison ne suffit pas à rendre compte de l'homme*... L'histoire – l'histoire qui obsède l'Europe comme l'interrogation du Bouddha ravagea l'Asie – était née : non plus une chronologie, mais *l'anxieuse interrogation du passé pour découvrir le destin du monde*. La civilisation occidentale commençait à se mettre en question. De la guerre, démon majeur, aux complexes, démons mineurs, la part démoniaque...retrait en scène. Son domaine est celui de ce qui en l'homme aspire à le détruire... Et plus l'Europe voyait surgir les nouveaux démons, plus les civilisations qui en avaient connu d'anciens apportaient d'ancêtres à son art... «L'Europe alors à l'apogée de sa puissance semblait appeler à son secours le contrepoison de tous les arts du monde. »²⁰

L'Europe en question par le passé des autres pour atteindre un humanisme mondial...

« Que l'Europe écoute le vieux gémissement des civilisations menacées ou qu'elle se bouche les oreilles, la civilisation et l'art de l'Occident ne sont pas limitées à son destin »²¹...

Et si Malraux par son ouverture aux civilisations de l'humanité...n'était pas le dernier européen ? Celui qui « élit » sans « annexer ».

Rémi Brague écrit²² que l'Europe se définit non par sa fermeture sur ses racines mais par sa conscience d'être toujours « après » des cultures qui l'ont engendrée. Cette « secondarité » de l'Europe vis-à-vis de ses sources serait son trait proprement « romain » ; elle a su assimiler ce qui l'a précédé tout en le sauvegardant. C'est ce qu'il nomme la « voie romaine » de l'Europe.

²⁰ *La Monnaie de l'Absolu*, Pléiade, p. 784-786.

²¹ *La Monnaie de l'Absolu*, Pléiade, p. 788.

²² Rémi BRAGUE, *La Voie romaine*, Gallimard, 1992.

Malraux le dernier « romain » élargissant aux sources de l'humanité la faculté européenne d'interroger ses propres sources pour un dialogue universel ?... « L'Europe puise à des sources qui sont en dehors d'elle ; elles peuvent donc n'être pas des sources, mais le devenir pour quiconque veut y puiser »²³.

Je vois là un défi aussi exaltant que le discours des racines chrétiennes de l'Europe – même si ça ne dispense pas d'en parler. Je n'ai pu regarder les fétiches ou les masques océaniens sans éprouver une mystérieuse fraternité. Une effigie des Cyclades se faisait proche d'une figure de déposition de croix, et les regards des portraits égyptiens du Fayoum rejoignaient ceux du *Miserere* de Rouault. *A ce forum des créateurs de formes, le chrétien se sent convié !* Je n'oublie pas la spécificité de la foi chrétienne : elle n'admet aucun réductionnisme de la foi au sacré. Mais le christianisme porte un mystère... qui affleure hors du christianisme.

Hélas, Il ne suffit pas d'étiqueter des vitrines de musée comme des étalages de marché... Les théologiens aussi ont du travail pour penser cette rencontre des cultures et des religions. Ce que le sociologue des religions Mircea Eliade²⁴ avait pressenti et espéré, ce prodigieux enrichissement par le biais de l'art et des religions où le monde moderne pouvait trouver un nouveau souffle, Malraux nous y entraîne dans son voyage.

La civilisation des machines n'a construit ni un temple ni un tombeau, mais elle peut retrouver dans sa prodigieuse mémoire des formes ce qu'elle a oublié.

²³ *Ibid.*, p. 78.

²⁴ Voir l'analyse saisissante de Mircea ELIADE dans *La Nostalgie des origines*, Gallimard, 1971, surtout p. 106 à 114.